Les Prisonniers non identifiés

L'hourouse initiative de M, le Sonatour Monsservin permettra de rendre à leurs familles les prisonniers non identifiés actuellement internés dans les asiles,

Nous avons reçu de M. Monseervin, é-hateur de l'Aveyron, la lettre que nous pu-blione ci-dessous:

Paris, 14 janvier 1922. Monsieur le directeur,

Monaieur le directeur,

Les prisonniers rapatriés d'Allemagne qui n'ont pu être encore identifiés à cause de leur état mental, ne se trouvent pas dans le même asile d'aliénéa.

Mon attention avait été depuis long-temps appelée eur l'un d'eux qui est hospitalisé dans mon département et c'est au cours de mes recherches, vaines d'ailleurs, pour découvrir son origine, que j'ai appris que d'autres soldats, comme lui inconnus de tous, étaient depuis deux ans abandonnée, à leur sort, le n'ai pas vou'ul les laisser ainsi enterrer vivants derrière les murs de nos aeiles et j'ai demandé qu'une large publicité soit faite permettant à leurs familles de les reconnature.

N'ayant pu l'obtenia, le me suts décidés

de nos asiles et j'ai demande qu'une large publicité soit faire permettant à leurs familles de les reconnature.

N'ayant pu l'obtenia, je me suis décidé à saist le Sénat, sachant qu'une révélation de cette nature faite à la tribune, aménerait le ministre de la Guerre ou le histoire des Pensions à communiquer à la presse les photographies et les signalements de ces infortunés.

Ces documents vont être établis avec toute la précision possible, réunis et conliès aux journaux.

Tal la certitude qu'ils permetitront les dentifications si déstrables — et ma joie serait grande, si je ne songeais à toutes les mêres dont les yeux fouilberont avec langoisse ces photographies et n'y retrouveront pas les traits de l'enfant disparu. Veuillez agréer, monsteur le directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

E. MONSSERVIN,

E. MONSSERVIN. Sénateur de l'Aveyron.

Les Fêtes de Molière

LE MONDE ENTIER
CELEBRE SA MEMOIRE

CLEBRE SA MEMOIRE

Paris, 16 janvier. — Les cérémonies du troisième centenaire de Molière se sont poursuivies aupourd'hui par un banquet offert par la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques aux délégues des Nations venus à Paris pour les fêtes.

Le ministre de l'Instruction publique a reçu des tétégrammes de félicitations qui lui ont été adressés par la Société de l'instruction publique de Lottonie et par la Société des écrivains et journalistes lettus, à l'occasion du tri-centaine de Molière.

Le Conseil municipal de Paris a fait déposer des fleurs sur le balcon de la maison de la rue Saint-Honoré qui porte le numéro 36, à laquelle se redtacha le souvenir de la neissance de Molière.

— Le tri-centaine de Molière a été commémoré à Bordeaux par une conférence sur l'œuvre de l'illustre comédien, faite par M. Piedagnel, professeur au lycée et par une représentation de l' « Avaré », dont le roits d'Harpagon a été brillamment tenu par M. Francis Grangier, directeur du Théâtre Molière.

EN BELGIQUE

EN BELGIQUE

EN BELGIQUE

Liège, 16 janvier. — La journée qui, à
Liège, sera consacrée à Molière, est celle
du 20 janvier.

Dans les écoles, on fera le malin des
lectures aux élèves (biographie et extraits
des œuvres de Molière). Une séance solenmelle aura lleu dans l'après-midi à l'Université. Les professeurs Doutrepont, Hentiesen et Witmotte se plaçant à des points
de vue différents, feront l'éloge du célèbre
tecrivain. Le soir, la troupe de l'Odéon
louers au Théâtre-Royal 1' « Avare » et les
u Précieuses Ridicules ».

EN MORUESEE

EN NORVEGE

Christiania, 16 janvier. — Tous les jour-heux consacrent de longs articles à Molière. Le Théétre National a donné ce soir une représentation en l'honneur du grand écri-vain français. Le salle était comble. L'ext-vuiton de la « Marseillaise » a été écoutée, tébout par fout le monde et saluée de longs applaudissements.

plandissements.

M. Francis Bull, professeur à l'Univer-ié et président de l'Alliance française, a it une conférence sur Molière.

On a représenté « Tartufe », dont le rôle sit tenu par M. Christansen, directeur du

Cette représentation a obtenu le plus vif

Cette representation a success.

Une grande tête a été également donnée hu Théâtre Central où, après une conférence de M. Gran, professeur de l'Université, les « Fourberies de Scappa, » ont étaité, les « Fourberies de Scappa, » ont étaité, les « Fourberies de Scappa, » ont étaité, les « Fourberies de Scappa » ont étaité, les « Fourberies de Scappa de l'Université de la conférence de l'entre de

EN HONGRIE

EN HONGRIE

Budapest, 16 janvier, — L'anniversaire le la naissance de Molière a été célèbré par le monde littéraire et artistique hongrois, qui a rendu hommage au génie du grand poète français.

Le « Pester Lloyd » écrit :
« SI Molière s'était escayé nussi dans le genre tragique, l'humanité aurait été enrithie d'un second Shakespecre ».

Le « Sozat » écrit que le théâtre comitue du monde entier se nourrit depuis trois
siècles des personnuges créés par Molière.

Le « Memzeti Upag » dit qu'il était le
médecin adroit, le bienfaileur généreux et
l'ami magnanime de l'humanité entière. L' « Az Upag » dit que l'humanité est in-apable de sonder à fond la profondeur de

L' a Az Upag » dit que l'humanité est intapable de sonder à fond la profondeur de
bon génie.

Le us Magyoron Szag » écrit :

a Molière représentait la lotalité de la vie
humaine millenaire qui ne changera pas
dans mille ans ».

Dimanche soir, au Théâtre National, la
représentation a été ouverte par M. Eugène de Rakosi, qui dans une conférence,
u démontré que l'œuvre de Molière pourrait
ve résumer ainsi : a Le monde entier, c'est
moi ».

Puis, après un lever de rideau représenant une scène dramatique de la ive de Mo-

Fus, après un lever de notau representant une scène dramatique de la ive de Molière, ouvre du secrétaire d'Etat Pekar, un a interprété « Tartulfe ».
Parmi l'assistance, on remarqualt la prétence du régent florthy, de l'archidue Joseph et de sa famille, des repréentants du touvernement et du monde littéraire.

Six millions au Pollu

Deux cent mille francs de détournements

Alger, 16 janvier. — Eit vertu d'un mandat d'amener de M. Cluzel, juge d'instruction à Paris, MM. Senges, commissaire de la Sùreté genérale, et Labruis, commissaire e spéciel adjoint à la gare du Nord, à Paris, ont arrêté. À la Maisan Carrète, le sergent Gusave Brisset, du 5e tirasheuns, inculpé de faux et d'abus de confiance au prévulce de la Compagne des chemns de fer du Nord. Le montant de ses détournements atteindent 200.00 trancs.

Gustave Brisset, qui est né le 15 juin 1895, à Masias, l'Alsile), a fait les aveux les plus complets.

Gustave Brisset, qui est né le 15 juin 1805, à Masias, talstie, a fait les aveux les plus complets.

Entré à la Compagnie en qualité d'expéditionnaire le 28 septembre 1911, et affecté à la gare de Rosigny, Brisset parteut au régiment en juin 1913, et était affecté au ler spahis, à Médéa, où u se maria et où la guerre le surprit ; il tit une partie de la campagne dans le Sud.

La Compagnie des chemins de ter du Nord le rappelait e le rium 1919 et l'affectait à la gare du Bourget. Il était chargé de la centralisation de toutes les casses, du paiement du personnei, des retraites, des remboursements à certains particuliers et des avances à feire à tout le personnel de la traction de passage. Il avait un mouvement de fonds variant de 900,000 à un million par mois.

Brisst qui s'était en 1919 séparé de sa femme pour vivre avec une file G., commit, vers janvier 1920, une erreur de caisse de 1,200 francs; il ne gut jamais en trouver l'origine ni combler le déficit.

La Compagnie lui "Nint un dixième de son traitement et il lui festiut verser une pension alimentaire de 280 fr. par mois à sa femme et à son enfant, C'est elors que, perdant la tête et poussé par le besoin d'argent, il fif signer à son chef de gare pour près de 60.000 francs de bons de sortie de caisse fictifs. Le 14 mars 1920, Brisset donnait sa démission et disparaissait enemportant encore 27.000 francs. A vant de quitter Paria, l'employé infidèle acheta 16.000 francs de bijoux et le couple alla se réfugier à Nice où, pendant six jours, il vécut dans un des plus luxureux palaces, offrant même un cachet de 1.000 francs à un ténor réputé qu'il fit chanter à son domicile.

De Nice, Brisset se rendit 2 Marseille et sembarma nour Alger où te 31 mars il micite.

De Nice, Brisset se rendit à Marseille et

De Nice, Brisset se rendit à Marseille et s'embarquia pour Alger où, le 31 mars, it descendait avec son amie dans un hôtel de Mustapha, payant 150 francs de pension par jour, plus 160 francs centres à l'installation de son amie dans une clinique, cù elle fit ses couches. Puis it fallut vendre, pour vivre, les bijoux offerts; on en tira 7.000 francs. Cette somme, ne dura pas longtemps, Brisset fut successivement garçon linonadier au café du Jardin d'Fissal, puis au café Continental; il devint ensuite administrateur du Cercle des Arts, rue d'isty, puis, en février 1921, il était nommé commissaire recenseur à la mairie d'Alger, où il resta jusqu'en septembre, date à laquelle il rengagea au se tirailleurs.

Morte de la rage

Morte de la rage

Lyon, 16 janvier. — Au quertier de Basachier, commune de Rousset, Mme Béranger et sa fillette avaient été mordues il va quelque temps, par un chien de berger atteint de la rage. Elles se rendirent à Marseille et suivirent le traitement antirabique. La mere étant dans une situation intéressante re voulut pas le déclarer aux docteurs spécialistes de l'institut, ou ne le jugea pas nécessuire. Le érium fut sans effet sur elle, tancis que la fillette fut immunisée.

Quelques jours après qu'elle fut rentrée chez elle, Mime Béranger (ut atteinte des premiers symptômes du terrible mal : les crises allèrent en augmentent et le malhouseure de le de la fillette qu'elle avait conscience de on état.

Cigarette endormeuse UN POLICIER REFAIT

UN POLICIER REFAIT

New-York, 16 janvier. — Il y a quelques jours, un inspecieur était occupé, dans un poste de police, à examiner les empreintes digitales recueillies sur une bouteille syant contenu un explosit. Cette « bombe » avait servi à un audacieux voleur pour s'emparer des valeurs transportées par une malloposte, orès de Sania-Fé.

Pendant cet examen, un étranger, qui se dissuit chargé par le service des Postes de collaborer à l'enquête, se présenta à l'inspecteur. Après quelques minutes de conversation, il lui offrit une cigarette, mais à peine l'inspecteur en out-il tiré quelques bouffées qu'il s'endormit profondement.

On mit trois heures à lui faire reprendre ses sens. Bien entendu, l'étranger en avait profité pour s'emparer des pièces à convicion et s'enfur. L'inspecteux, qui a été aines endormi à l'aude d'une cigarette impréguée de narcotique, se souvient seulement qu'il a entendu l'inconnu dire : « Je vous ai eu cette fois ! »

Une bataille au village

DEUX MORTS -- PLUSIEURS BLESSES Turin, 16 janvier. -- Dans les environs d'Udine, est un village habité par quinz familles qui, toutes, ont le nom de Mini

familles qui, toutes, ont le nom de Mini-sini.

On pourrait croire que cette homonymie engendre une fraternelle concorde. Il n'en est rien, Hier, à propos d'une cérémonie publique dans le village, ces Minisini so sont disputés avec d'autres Minisini, Quel-ques minutes après, tous les Minisini, Quel-ques minutes après, tous les Minisini, com-mes, femmes, enfants entraient en lice, La bataille dura deux heures : deux moris et plusieurs blessés.

Incendie d'usines à Verviers

Bruxelles, 16 jay er. — Un violent in-cendie a détruit les usines de laine Lam-boroy, à Verviers. L'immense fabrique de-vint la proje des flammes en quelques

heures.
Au cours de l'incendie, un ouvrier a été
blessé. Les dégâts s'élèvent à 5 millions.

Grève du Textile à Courtrai

Bruxelles, 16 janvier. — Les ouvriers des établissements textiles Devos, à Courtrai, ee sont mis er grève pour une question de salaires. Des négociations sont enga-

SUICIDE SUR UNE TOMBE

Bruxelles, 16 janviar. — Lundi aprèsmidi à 5 heures, au cimetire de Schaerilleme qu'il héritait de 6 millions que lui a
squés un de ses oncles décède en Amérilus.

L'heureux neveu est originaire de la Lola tombe de sa mère, qu'elle était aliée
visiter

Un sergent du Divorce Un taux policier serait innocent

LE MARTYRE D'UN PÈRE

Dans ses « Après l'audience », notre confrère Henri Vonovan, du « Tempa », relataainsi un douloureux drame du divorce:
Le 28 novembre, en tournée dans la commune de Saint-Sauveur-en-Dordogne, les
gendarmes étaient mandés par Mme
Jeanne Petit, une Parisienne de 26 ans, retirée chez sa mèra pendant son instance en
divorce. La jeune femme leur exposait que
son mari, M. Geogres Petit, architecte,
était venu de Paris, la veille, pour voir
— c'était son droit — les deux enfants
dont elle a la garde. Elle les lut avait confiés pour la journée; une bonne les accompagnait, car le plus âgé a trois ans et le
plus jeune en a deux à peine. Le soir venu,
le père avait voulu retenir auprès de lui
l'ainé; la bonne s'y était opposée; elle était
parvenue à ramener l'enfant, mais non
sans que M. Petit eut profèré à l'égard de
sa femme des menaces de mort.

Ce matin, continuait la plaignante, il est revenu. J'ai aussitôt fermé le portall et les volets de la maison et J'ai donné l'ordre de dire que je n'étais pas là. Je ne veux pas que mon mari entre chez moi. Je redoute

que que je n'etais pas la Je ne veux pas que mon mari entre chez moi. Je "edoute ses violences et je crains qu'il ne m'enlève mon fils ainé. Quand la bonne lui a dit que j'étais absente, il evet écrié: « Je ne repartirai ças sane avoir la peau de ma lemme, devrais-je rester un mois ici. C'est d'ailleurs, ajoutait-il, le seul moyen de ravoir mes énfants ".

Cette déclaration fut confirmée par des témoins. Plusieurs personnes avaient entendu le wisiteur prononcer contre sa bellemère aussi des menaces... Du tout, procèsverbal fut dressé. Et M. Petit, poursuivi pour menaces de mort, a comparu, la semaine dernière devant le tribunal correctionnel de Bergerac. Là, M° Paul Reynaud, du barreau de Parls, qui le défendait, M° Nouel, avocat de la partie civile, ont fait conneître ainsi l'homme et le drame.

L'homme

L'homme: un tendre, un violent, excessif en tous ses sentiments; un mutilé de la guerre qui attendait de la paix l'équitable compensation de son sacrifice, et que toute déception, tout contre-temps irrite comme une injustice. Fils d'un important industriel de l'Est, il était fiancé quand éclata la guerre. Le mobilisation ne changea rien à ses projets. A travers les secteurs postaux les fiançailles continuèrent, par correspondance, tandis que le jeune homme ee battait, en Champagne et sur la Somme. Le ler octobre 1916, à Tilloloy, un obus lui brisait le bras droit. On dut l'amputer. Un moment, il lui semblai que tout était fini, désormais; et de son lit d'hôpital, il dicta pour sa fiancée une lettre d'adieu. Il lui rendait sa parole. Il n'était plus qu'un invalide. Il sentait combien la vie d'une jeune femme serak désormais rénible auprès de lui : femme de mutilé, infirmière perpétuelle! « Notre amour est blessé par mon malhoureux sort, conclustil; ne vous croyez pas liée », La jeune fille répondit, comme répondirent à de telles lettres tant de petites Françaises vallantes et enthousiastes. Elle accourut avec sa mère, à Montdidier, où le jeune soldat était soigné. Et ce fut au milieu de cette saile d'hôpital, dans la douceur des larmes souriantes, le renouvellement des promesses.

Court bonheur

mariage eut lieu le 22 septembre 1917 e jeune ménage s'installa dans la ban-

Le mariage eut lieu le 22 septembre 1917 et le jeune ménage s'installa dans la ban-lieue de Paris.

Le bonheur v fut de courte durée. Non pas, semble-t-il que l'affection ne fût profonde de part et d'autre, mais pour un mot, pour un geste, pour une remarque de la belle-mère, pour un bouton de col brisé, pour un rien, pour rien, c'étaient d'atroces querelles. Aussitôt regrestiés, mais continuels, les emportements du mani secoualent de bourrasques incessantes leur amour, parmi les pardons de la jeune femme en vain multipliés. Deux enfants naquirent au milieu de ces querelles, devenues si violentes à la fin de 1920, que Mme Petit quittait son mari, en emmenant avec elle ses deux enfants. Une instance en divorce commença. Et le 10 décembre 1920, le président du tribunal civil de la Seine nutorisait la jeune femme à demeurer à Saint-Sauveur, où sa mère possède une propriété. Le père y pourrait, disait l'ordonnance, voir ses fils « librement ».

Pitié!

Cette liberté n'était pas sans obstacle. Elle apparut à M. Petit comme une ironte insultante, Saint-Sauveur est près de Bergerac, mais à 600 kilomètres du quai d'Orsay, et ses occupations retenaient le père à Paris. D'ailleurs, il ne voulait pas divorcer; il ne comprenait rien à l'effondrement de son foyer. Il suppliait es femme de pardonner une fois encore à son mauvais caractère. Il s'excusait auprès d'elle, il la suppliait de rentrer. En même temps, il menait une procédure à fin de revision de son droit de visite; il réclamait le garde de son file ainé, lout su moins.

Mais comment confier à un homme pris par ses affeires, un enfant de trois ans? Quel que fut son dévouement, comment pourrait-il donner « les soins de tout instant que requiest cè âge »? A ces modifs, qui élaient ceux de son entourage et ceux du juge, M. Petit n'oppoeait que l'ardeur de ses sentiments et sa soulfrance. Il aimait ses petits d'une tendresse qui ne raisonne pas. C'était un amour de mère ja louse. De sa main valide, il écrivait ou tapait à la machine de longues lettres, des « notes », où douloureusement, pathétiquement, il plaidait sa cause auprès de sa femme. de ca helle-mêre, de son heauper, de la famille. A la jeune femme, 1 ment, il plaidait sa cause auprès de sa femme. de sa belle-mère, de son beaupère, de la famille. A la jeune femme, il rappelait les beaux jours passés. « Ne t'alje pas assez prouvé, lui écrivait-il, que ju
étais pour moi une idole? Que t'al-je fait
qui ait esfacé à tes yeux ma dévotion à tapersonne? » Quant aux petits:

« Je les aime tran nous estit ...

qui ait esfacé à tes yeux ma dévotion à tapersonne? » Quant aux petits:

« Je les aime trop, pour qu'il me soit fait tant de mal. Je suis oppressé depuis qu'ils sont partis, arrachés à mon affection... Je suis faible, je suis enfant, j'ai besoin qu'on me console... Mes petite, tu me les as enlevés, c'est terrible, et je suis menacé de les perdre pour toujours. Je ne pourrai survivre à cette idée. Je serai molheureux toute ma vie! »

Et s'adreseant à sa belle-mère, en même temps qu'à ea lemme:

« Soyez semmes, soyez humaines, n'allez pas jusque-là. La leçon aura été cruellement utile, meis j'ai faim de l'intimité de ma semme et de mes enfants. Je hurle de douleur, ayez pitié!

« Arrangez tout ce que vous voudrez pour notre retour à la vie avec nos enfants...

« Au nom de ta grand'mère, au nom de nos deux enfants, en souvenir de nos serments en l'église de Sain-Michel, Jeanne, renonce au divorce. Je te ferai la plus heureusse des épouses et des mères.

« Le soufire dans l'attents d'un cri gé-

Ses supplications restent sans réponse.
Alors, il écrit une « lettre collective » à
tous leurs parente de Dordogne, de Charente, de Feria. Il accuse as belle-mère
de commestre un véritable crime en empécheant un rapprochement; on le torture;
« C'est indescriptible , la souffrance de
chaque minute, d'un père privé de ses petiats! Jai prié Jeanne de revenir, et j'ai
employé tout ce que le cœur d'un homme
peut trouver à dire en pareilles circonstances. Jeanne me m'a pas é-rit une œule
fois. Quant à sa mère, elle s'est contentée
de me parler meubles et harnes, alors que
je disais: « Mos enfants i » Ce divorce, serait un crime. Je ne demande qu'à continuer à élever mes enfants, et si ma femme
sait se dégager de l'influence de sa mère,
l'avenir nous est ouvert. Je demande votre
protection à tous ».

Des amis communs, à es demande, intermismant. Le servant à la laure demande.

solu.

"Je reconnais avec vous, écrit-elle à l'un d'eux, certaines qualités de Georges. Je n'ai eu à me plaindre que de son caractère, et je n'ai rien à reprocher à son honneur et à sa conduirte... Mais ma résolution est prise d'une façon nette ».

A bout !

Devant cette termeté d'une femme qui ne peut pardonner, le ton du mari change. Il n'implore plus. Il devient frémissant. « Ma femme, dit-il, suit sa mère dans la voie du crime: c'est bien. Je chercherai un défenseur qui saura entendre le cœur d'un

détenseur qui saura entendre le cœur d'un père ».

Et comme des difficultés, en même temps s'élèvent au sujet du versement de la pension, il ne voit plus dans la résistance de sa femme qu'un « véritable chantage ». Il cherche et trouve les mots les mieux faits pour blesser cette mère qui refuse de partaver son bonheur maternel avec lui.

« Vous n'aimez pas vos enfants, lui écrit. Momentanément, vous avez vos fils, que vous m'avez arrachés, mais la loi me les rendra ou je reprendral mol-même la chair de ma chair, mon sang, ma seule joie, mon seul but dans la viel Votre crime ne sera pas impuni.

vie chaque jour pour la défense de mal-feureuses gens, sans fond ni meralité, et qui l'ont trop vite oublié. J'ai laissé, en effet, dans la tourmente, « tout un bras ».

qui l'ont trop vite oublié. J'al laissé, en effet, dans la tourmente, « tout un bras » comme vous l'avez si bien fait syuligner, et en Judas, vous et les vôtres, vous me crachez au visage... »

On le pousse à bout, ili-il. « Votre père, votre mère ont juré ma perte. Si j'étais aussi méchant qu'eux, aussi peu réfféchi, cette affreuse situation pourrait me porter à la violence. Mais j'ai fait la guerre. Je l'ai vue de près. J'ai vu comme la lutte est une chose terrible. Et la lutts chez soi, entre femme et mari, le déchirement du foyer, c'est affreux. C'est fou ». Et toujours le refrain lamentable :

« Je ne puis vivre, je le répète pour la dernière fois, sans la présence quotidienne d'un de mes enfants, au moins, près de

proches. On n'a pas le droit de lui imposer de telles souffrances.

« C'est déjà une mauvaise action que de m'arracher ma femme. Mais mes enfante, c'est pis qu'une mauvaise action. Dans ma situation de glorieux mutilé, attaché aux devoirs plus que quiconque peut l'être, almant mes enfants et ne vivant que pour leur assurer une vie saine et forte, votre rapt odieux est ici un crime ».

Durant tout l'été dernier, contre sa femme, contre ses beaux-parents, c'est un

me, contre ses beaux-parents, c'est un « crescendo » de fureur, d'imprécations à la manière eschylienne. Il finit une lettre à sa femme par ces cris: « Femme sans foi. Chienne! Assez! Mes petits!...»

etits!... » Et quelques jours plus tard:

" ... Vous me pousserez à un geste que vous aurez tout fait pour amener, écrit-il

vous aurez tout fait pour amener, écrit-il a son beau-père. Et ma conscience sera nette quand même, devant Dieu et devant les hommes. Je suis à la dernière limite de la patience et de la raison...

"... J'ai assez souffert I J'ai payé de mon sang le droit de porter haut la tête dans ce pays qui est deux fois le mien...

"Je me refuse à être plus longtemps martyr. Je vais me soulager moi-même. J'attendrai mon jour, mon heure. Mais la séparation longue et cruelle d'avec mes pe-tits, elle me le payera de sa vie ».

" Elle ", c'est sa femme. Et l'on com-

"Elle ", c'est sa femme. Et l'on comprend l'effet qu'après de telles l'ettres devaient produire à Saint-Sauveur les dépèches du mari annençant sa venue et priant qu' a lui amenèt ses enfants à telle heure à la gare ou à l'hôtel. Loin de venir au-devant de lui, on le fuyait. Mais d'autre part, on devine l'exaspération du père qui voulait voir ses fils et se croyait bafoué. Me Paul Reynaud a énu le tribunal au récit appuyé de constats d'une certaine visite du 26 septembre dernier. M. Petit débarque le matin, à Bergerac, avec des jouets sous son bras. Personne ne l'attend. Il faut aller à Saint-Sauveur, à neuf kilomètres de la sous-préfecture. Là, porte close: la mère et les enfants déjeunent à Creysse, chez une tante... Ce n'est qu'un ou deux kilomètres de plus; il y va. Ses petits, en vérité, se trouveur là. Mais la vieille dame explique qu'elle ne peut les confier à bersonne d'ailleurs, il y a malenou deux kilomètres de plus; il y va. Ses petits, en vérité, se trouvent là. Mais la vieille dame explique qu'elle ne peut les confier à personne : d'ailleurs, il y a malentendu; on attendakt M. Petit pour le lendemain; le lendemain ses fils seront à sa disposition à Bergerac, chez le grandpère... Il reste un momens avec ses enfants; mais en visite, entre une bonne et la tante crui le surveillent... Il part résigné. Il reburne à Bergerac, et le lendemain matin, il sonne à la porte de son beaupère. Une servante le reçoit; elle est seule à la maison. « C'est dimanche, tout le uronde est à Lamonzie-Saint-Martin (neuf la kilomètres de Bergerac...) » Alors il court chez le procureur de la République; le magistrat estime qu'échec est fait à la décision de justice qui permet au père de voir « librement » ses fils; il donne à celuici une lettre qui enjoint aux autorités publiques de l'assister dans la plus large mesure. Muni de cet ordre, accompagné d'un huissier, M. Petit se fait conduire à Lamonzie-Saint-Martin, et cette fois enfin, il trouve ses fils. Il les emmène avec lui. Mais il pleut, et durant tout l'après-midi, il faut rester à l'auberge prochàine, où, les larmes aux yeux, il regarde les deux enfants qu'i jouent.

Le 26 novembre, il vient encore les voir. Point d'incident ce jour-là. Les enfants lui sont laisesés jusqu'au soir. Mais le lendemain, on sait ce qui se passe. La mère est inquête de l'attituée de son marf et des linguête de l'attituée de son marf et des

Il dérobe 800 francs à des poilus

Lyon, 16 janvier. — Une histotre extrémement curieuse se colporte actuellement dans les cantonnements du fort Lamothe. Il y cet question d'un indiviau qui. à l'aid d'un subterfuge assez grosser, parvint à exterquer à de braves « biffins » des sommes assez rondelettes.

Comme cela se produit infailliblement quand it, segit d'affaires militaires, l'information se heurte à une consigne sévère; pas d'histoires !... pag u'histoires...

Pourtant, telle que les poilus du 90e la content voloniters, l'aventire vaut d'être rapportée. Au reale, la voici :

pas d'histoires !... pag u'histoires...
Pourtant, telle que les poilus du 90e la content volontiers. l'aventure vaut d'être rapportée. Au reale, la voici:
Un de ces derrières soirs, un homme d'aspect décide se présentait au poste de garce du fort Lamothe:

— Un vol, dit-il au sergent de service, a été récemment écommts dans le repide de Strasbourg, le suis inspecieur de la Surcée et comme on m'a chargé de l'enquête, je viens voir les soldats alsaciens permission-baires au moment du vol, et, per conséquent, susceptibles de s'être trouvés dans le rapide en question.

Comme il précisait que les hommes recherchés appartenaient à la 7e compagnie, le sous-officier l'accompagna au -bureau.

Là, en fit appeler quelques soldats. L'homme demanda alors à les intervoger, l'un après l'autre, et seul à seul. On accésa à son désir et, dans la chambrée voisine transformée en cabinet d'instruction, on introduisit un à un les « poilus » qui n'en revenaient point.

Le pseudo-inspecteur, qui parlait l'allemand couramment, leur tint à lous le même langage.

— Jue enquête, leur dit-il, est ouverte aux

langage.

Ine enquête, leur dit-il, est ouverte aus sujet d'un voi commis dans le train ramenant les permissionnaires de Strasbourg à Lyon. On n'acouse, pour l'inetent, personne, mais pour nermettre d'orienter utilement les recherches, je dois vous derander de montrer les billets que vous avez dans voire portefeuille.

Impressionnés nar l'autorité du porsonne.

sionnés par l'autorité du personna-soldats portèrent inconfic Impressionnés par l'autorité du personna-ge, les soldais portèrent incontinent la main à la poche, retirèrent kurs portécuil-les et tendirent à leur questionneur billets

recto et su verso, par transparence ; il fit mine ensuite d'inscrire sur son carnet leurs numéros. Puis, il les mit dans son porte-feuille, non sans en avoir donné reçu à leurs propriétaires.

propriétaires.
Les pollus » éberlués de fant de manœuvres ne firent aucune objection. L'un d'eux poussa même l'obligeance — si l'on peut dine — jusqu'à courir derrière le prétendu inspecteur pour lui remettre le porte-feuille copieusement bourré qu'il oubliait en catient.

se retirant.

Alors quoi, tête haute, l'homme passa ücvant le corps de garde, francht le seuil de
la caseme et se perdit dans la nuit.

Ca n'est que plus tard, quand on rendit
compte aur officiers de la scène, que l'on
s'aperçut que lo fameux inspecteur de la
séreté était un imposteur. N'empéche qu'il
était parvenu à dérober aux soloals environ
800 francs.

Puis on distribua à la monte condense en

était parvenu à dérober aux sokats environ 800 francs.
Puis on distribua à la ronde quelques se monces, voire quelques jours de « bolle », et l'on entreprit. l'enquéte, assez malaisée, étant donné les circonstances dans lesquelles l'escroe avait opéré. Il n'est guère possible de connatire les phases des recherches, mais nous croyons expendant savoir que l'on soupconne fort un ancien mobilier du 99e, sergent, éroit on, qui aurait — sans succès d'ailleurs — tenté de faire « chanter » quelques fournisseurs du régiment et sersit, cette fois avec une complète réussite, parvenu à toucher deux primes de démobilisation au 14e train.
Quoi qu'il en soit, les plantons font bonne garde devant le fort Lamolhe et il taut actuellement la croix et la bamière pour y pétérer.

LES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS MARQUENT UN SENSIBLE RALENTISSEMENT En décembre dernier, les exportations d'Angleierre, aussi bien que les importations d'Angleierre, aussi bien entrées à 8.312.000 livres en prolibre 1920. Les exportations (y compris les récxportations) ont atteint, en décembre entrier, 68.579.000 livres. Elles s'étaient montées à 72.718.000 livres. Elles s'étaient montées à 62.718.000 livres en colobre 1921 et à 109.330.000 livres en cécombre 1920, Le déficit apparent de la balance a donc été de 16.733.000 livres en décembre 1921, contre 16 millions 541.000 livres en novembre et 12.901.000 livres en colobre. Il avait altein près de 33 millions 1/2 de 18 per 1921 et total des importations s'est élevée 1,922.000.000 livres en 1920 et 1,626 millions de livres en per 1920 et 1,626 millions de livres en viron en 1920 et 1,626 millions de livres environ en 1920 et 1,626 millions de livres environ en 1910, Il faut v ajouter les récxportations qui ont été de 107.052.000 livres en 1920 et 293 millions de livres environ en 1910, Il faut v ajouter les récxportations qui ont été de 107.052.000 livres en 1920, a concre 1,923.000 livres en 1920 et 293 millions de livres environ en 1919, Il faut v ajouter les récxportations qui ont été de 107.052.000 livres en 1921, de 222.753.000 livres en 1920 et 293 millions de livres environ en 1919, Il faut v ajouter les récxportations qui ont été de 107.052.000 livres en 1921, de 222.753.000 livres en 1920 et 293 millions en 1919, Per conséquent, l'excédent des importations sur les exportations, qui g'était déjà trouvé remende de 664 millions de livres en 1920, a concre diment des écharges, concretence de la crise économique qui a séde aussi, en partie, à la baisse gémérale des prix de toutes les m

Lugubre découverte

p st, 16 janvier. — Des ouvriers carrief i travalliant cans la commune de Gulsseny, ont découvert, sous une mince couche de terre. le cadavre de la femme Godoc, agée de 55 ans, disparue depuis trois mois. Son mari est aussi disparu. Une enquête est ouverte.

propos tenus à la .

Elle redoute un enlèvement de son In... alné. Elle se barricade chez elle et, sans lire l'enquête des gendarmes dont nous parlions tout. À l'heure on imagine aisément quelles furent, de ant le porte close, les protestations du père.

A l'audience du tribunal correctionnel de Bergerac, M' Nouel en a, au nom de la partie civile, souligné la véhiemence. Mais, touchés par la plaidoirie de M' Paul Revnaud, les magistrats ont débouté mine Petit et condamné l'inculpé à 16 trancs d'amende avec sursis... On doit, en effet, a dit le jugement en es motifs, tenir compte des difficultés créées — volontairement ou non — au prévenu dans l'exercice de son droit; il faut considérer aussi son émouvante tendresse. Enfin c'est an mutile de la guerre, titre imprescriptible à la bienvaillance des juges. Les magistrats de Bergerac ont voulu sans doute aussi donner l'exemple du pardon, et de la douceur, qui fait plus que violence.

Henri VONOVEN.

serait innocent

Son denonciateur "Jean l'Apache a tenté de circonvenir un témoin

On sait que quelques heures après le pil-lage de la bijouterie Wilkems, avenue Loui-se, la polne judicaire bruxelloise, ît re-chercher Louis de Béjarry, ami d'une fem-me galante, ayant séjourné en devoier lieu-à Liège, comme étant l'un des auteurs de ce voi audacieux. Or, il couvient de le soutigner, c'est sur la dénonciation d'un chauffour, Jean De-

à Liège, comme étant l'un des auteurs de ce voi audacieux.
Or il couvient de le souligner, c'est sur la dénonciation d'un chauffeur, Jean Decoune, dit « Jean l'Apache », affirmant que Louis de Béjarry ini avait proposé, quelques semaines auparavant, the dévaliser une bijouterie, que la police belge lança un mandat d'arrêt contre le jeune Français alors à Ainsterdam et demanda son extradition au gouvernement hollandais.
Confronté avec son accusateur, Louis de Béjarry se défendit avec énergie d'avoir jamais tenu à Jean l'Apache les propos que ce dernier lui prétait, Jean l'Apache prétendit alors qu'un de ses amis, M. Golfin, était présent quand Louis de Béjarry bui avait proposé de prendre part à un « jolt coup ». Intercogé par le juge, M. Goffin déclara ne se souvenir de rien.
Convoqué à nouveau hier dans le cabinet du magistrat, M. Goffin tint à dire tente la vérité, à savoir que non seulement Louis de Béjarry navait jamais fait de propositions à Jean l'Apache, mais que ce dernier avait tenté de le circonvenir, lui témoin, — Jean l'Apache, pacifia du Goffin, airé.

tions à Jean l'Apache, mais que ce dernied avait tenti de le circonvenir, lui témoin.

Jean l'Apache, specifia M. Goffin, a insisté à diverses reprises auprès de moi pour que je confirme ses allégations et actable Louis de Béjarry devant la justice.

A la suite de ce témoignage, la justice beige, dont l'accusation reposait surtout sur la dénonciation de Jean l'Apache, est assez disposée à admettre l'innocence de assez disposée à admettre l'innocence de la Couis de Béjarry. Il se pourrait que le jeune Français, cui a pu prouver d'alleurs qu'il se trouvait à Amsterdam la veille et le jour du cambriolage de l'avenue Louise lut bientôt remis en liberté.

Spéculation sur la bière

. POURSUITES JUDICIAIRES

POURSUITES JUDICIAIRES

Paris, 16 janvier. — A la suite de la plainte d'un débitant, le parquet de la Seine ouvrit une information contre le syndicat des Entrepositaires de bière, qui avait informé ce débitant que s'il continuait à promettre à sa clientèle la baisse du prix de la bière, il ne lui serait plus délivré de marchandises.

Le juge d'instruction viant de renvoyet devant le tribunal correctionnel les membres du conseil d'administration du Syndicat des Entrepositaires de bière et l'administrateur délégué d'une brasserie qui s'étaient coalisés pour empêcher la baissel des prix.

Bulletin Municipal

Défilé des sociétés sur la voie publique. Il est de jurisprudence qu'un maire peut, en vertu de l'art, 97 de la loi du 5 avril 1884, prendre un arrêté pour interdire à toule société de sortir sur la voie publique ou subordiomer ses sorties à son autorissition préalable. Mais le Maire ne peut, saus commeltre un exoès de psuroir, accorder cotte autorissition à une société et le refuser eystématiquement à une autre. Le refus ne pout être buse que sur des motifs ries du maintien de l'ortre public. Dans le ous où il n'existe pue d'arrêté, le Maire pout intervier de la contrait qu'elle ne donne lieu à des desordres sur la voie publique. Le fait que le Naire n'a par repondit, dans un délat le quatre mois à duter de la dédivrance du réoépsest, a une lettre recommandée confessiones, aus le remaine de l'arrêté 3 de la loi du 17 juillet 1994, compte une décision de rejet current aux inhèresés la friculté tile former un recours auprès de Couséi d'Elat.

Booles mixtes — Droît du Conseil Municipal

Ecoles mixtes — Droit du Conseil Municipal

Dans les communes de plus de cinq mille ha-lants, le Conssil Municipal doit détermine ar un statut, les règles concerpant le recrute-tent, l'avanc-ment et la discipline des titunont, lavancement et la desagnation de la desagnation de la desagnation du Conseil, un errêté préfectoral rendra applicable dans la commune, un règlement type établi par le Conseil d'Etat.

Révocation d'un employé par le Préfet

ne repenent type citany par le Conseil d'Elat.

Révocation d'un employé par le Prélet

La loi du 23 oclobre 1919 qui donne aux employés communaux des garanties de stabilité et qui prévoit notamment que les peines comportant la suppression ou la révocation ne pouvent être prononcées par la Mairie qu'uprès avis motivé du conseil de discipline, n'est pas applicable aux fonctionmires dont le révocation est prononcée par le Prélet en vertu de l'article 103 de la loi mutitapele

SAPEURS POMPIERS. — Par un récent arrêt, le Conseil d'Elat 3 déclaré qu'un sapeur-pompieu révoqué même régulièrement rétait pas fondé à réclamer une indemnité lorsque le requérant ne pouvait prouver que la mesure tui avait été préjudiciable.

SUBVENTION DEPARTEMENTALE A' UNE COMMUNE. — Les subventions accordées à une commune pour un objet détermine ne peuvent être détournées de leur riféctation sans le consentement tie l'autorité qui les a alleuées.

Aussi, une subvention départementale pour secours de chômage ne pourrait être utilisée pour le paiement de carles d'alimentation.

Dernière Meure